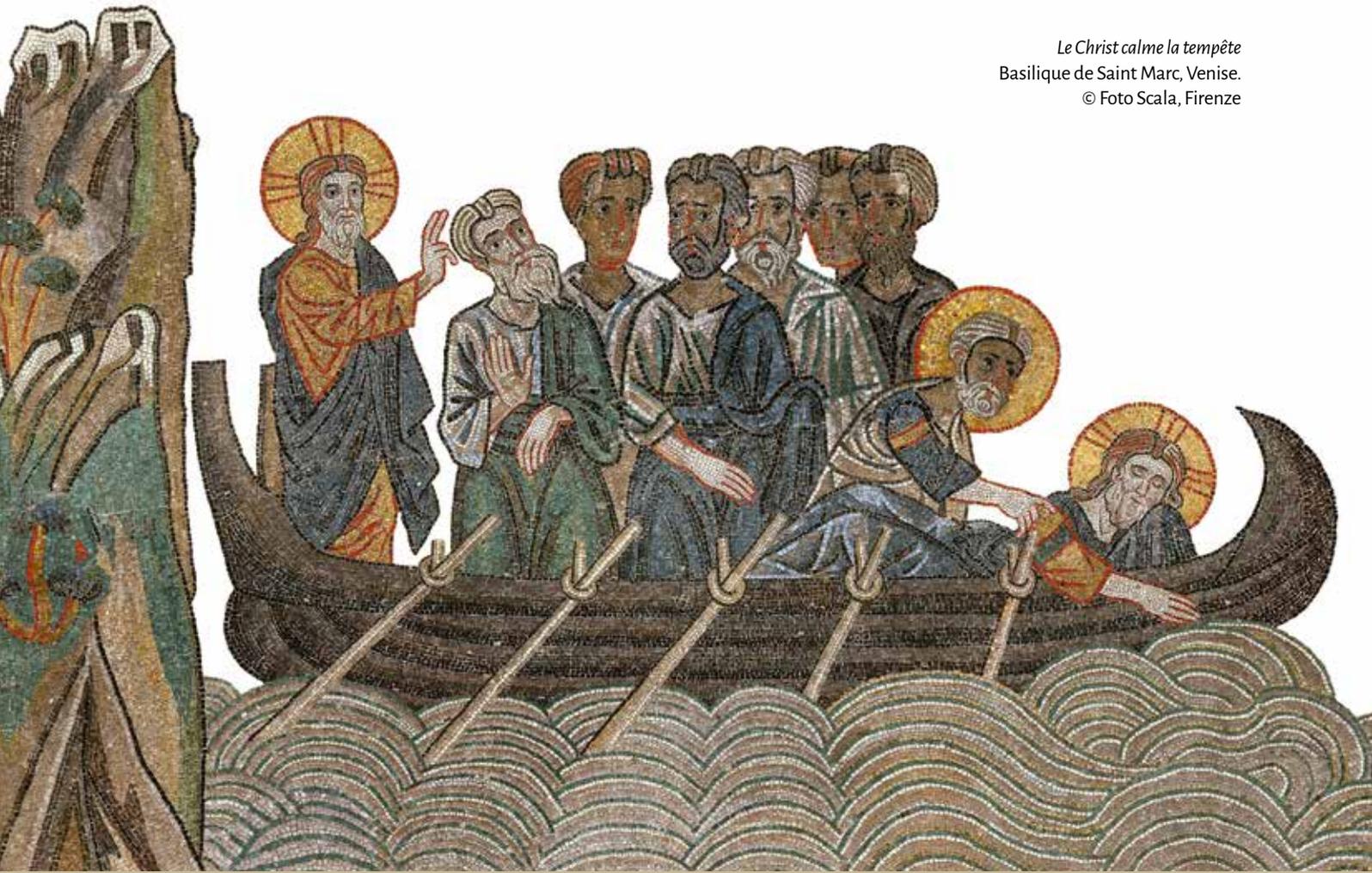


Le Christ calme la tempête
Basilique de Saint Marc, Venise.
© Foto Scala, Firenze



**« *Aucun don de grâce
ne vous manque* »**

(St Paul)

**Journée de début d'année des adultes et des étudiants
de Communion et Libération**
En visioconférence, le 25 septembre 2021

« **Aucun don de grâce ne vous manque** »

(St Paul)

Journée de début d'année des adultes et des étudiants de Communion et Libération

En visioconférence, le 25 septembre 2021

Père Julián Carrón

Personne n'aurait pu imaginer que nous serions appelés à témoigner de la grâce du charisme au milieu de la tempête. Et, comme les disciples dans la barque, nous sommes nous aussi étonnés que, plus la tempête est forte plus émerge, malgré toutes nos limites, l'exceptionnalité sans pareille du Christ, l'affection pour Lui que l'événement du charisme donné à don Giussani a inoculé dans notre sang.

Conscients de la différence de potentiel entre notre néant et Sa grâce, nous demandons à l'Esprit Saint d'élargir la fissure de notre cœur afin que la lumière de sa présence ne trouve aucun obstacle en nous.

Discendi Santo Spirito [Viens, Esprit-Saint]

Bienvenue à tous, présents et à distance. L'expérience de ces deux dernières années nous a appris que rien ne peut empêcher ce que nos cœurs attendent de se produire sur ce mode également. Ce n'est pas d'abord l'instrument, le moyen que nous utilisons, qui fait la différence. Présent ou par liaison vidéo, chacun a pu vérifier la structure de sa réaction en écoutant les paroles du premier chant. Qui a ressenti comme si elle la « nostalgie de quelqu'un qui est absent » ?¹ Chacun, à l'endroit où il se trouve actuellement, a pu sentir vibrer – ou non – toute la nostalgie dont le cœur humain est fait. Mais, paradoxalement, je voudrais dire qu'il n'y a presque aucune importance si nous ne l'avons pas ressentie, parce que parfois même cela n'est pas entre nos mains, nous qui sommes si pauvres ; ce qui compte, c'est que nous ressentions au moins – cela oui – un instant de douleur en voyant combien la personne qui a composé ce chant a ressenti cette nostalgie, bien plus que nous qui avons rencontré Celui qui répond à l'attente de notre cœur. Comme j'aimerais moi aussi voir toutes les fibres de mon être vibrer comme elles doivent vibrer chez l'auteur de ce chant !

Mais ne perdons pas de temps à nous en vouloir si nous ne nous en sommes pas rendu compte, car nous pouvons y remédier immédiatement. Comment ? Peut-être l'avons-nous fait en chantant le deuxième chant : en demandant à Celui qui nous a permis de rencontrer la grâce du charisme de faire en sorte que cela se reproduise. « Je suis vieux maintenant [je suis vieux, mon cœur ne vibre plus comme quand tout était frais, neuf] [...] / mais si tu le veux, tu me sauveras ».²

¹ "Minha luz", fado portugais, texte et musique de J. Mariano et A. Costa.

² C. Chieffo, "Ballata dell'uomo vecchio", in *Canti*, Società Coop. Ed. Nuovo Mondo, Milan 2014, p. 218.

1. La grâce du charisme

Ce que nous avons entendu et vécu jusqu'ici, dans ces premiers instants, reflète tout le drame du moment historique que nous vivons, du défi devant lequel nous nous trouvons avec nos contemporains. Nous affrontons cette circonstance, cette conjoncture historique, avec une grande ressource : la grâce qui nous a investis et qui, malgré toute notre fragilité, notre distraction et notre trahison, trouve encore de la place en nous. Rien n'a pu arracher totalement de notre être cette grâce qui nous a conquis et entraînés ici.

Mais je voudrais dire, pour introduire le premier point de notre parcours, qu'il n'y a rien de moins évident que notre présence ici aujourd'hui. Au contraire, c'est le fait qui ressort le plus, qui nous émerveille et nous rend reconnaissants, nous invitant à un nouvel approfondissement de la conscience.

J'ai été sensibilisé par la question que Charles Taylor avait posée au début de sa conférence dans l'exposition « *Vivre sans peur à l'ère de l'incertitude* » – dès que je l'ai entendue, je n'ai pu m'en défaire – : « Comment ai-je évité de finir comme la plupart des Québécois, qui après un certain temps, sont devenus très fâchés contre l'Église ? Soudain, dans les années 1960, il y a eu une rébellion et beaucoup de gens ont pris leurs distances. Pourquoi n'ai-je pas suivi ce mouvement ? ». Cette question n'a cessé de bouillonner en moi tout l'été, rendant de plus en plus évident pour moi que le fait de rester dans l'Église est la chose la moins évidente qui soit.

Comment se fait-il que nous n'ayons pas fini comme tant de nos contemporains, qui ont abandonné l'Église ? Dans le désert qui avance vertigineusement, dans l'hémorragie continue de l'adhésion au Christ et à la foi qui caractérise nos contextes européens, occidentaux (et autres), qu'est-ce qui nous a permis de rester dans l'Église, qu'est-ce qui donne un sens à notre présence ici aujourd'hui ? Comment se fait-il que nous n'ayons pas été emportés nous aussi ? Affronter la question de Taylor a éveillé en moi une gratitude sans bornes. Plus j'y réfléchissais, plus j'étais envahi par un élan de gratitude si grand que je ne pouvais contenir mon émotion et que je me rappelais ce que saint Paul disait à ses amis de la communauté de Corinthe : « Aucun don de la grâce ne vous fait plus défaut ».³ C'est cette expérience qui a donné naissance au titre de la Journée d'ouverture de cette année.

Parce que rien n'est plus évident pour moi : si nous sommes ici, si nous n'appartenons pas au désert, c'est à cause de la grâce que nous avons reçue, à cause de la grâce du charisme donné par l'Esprit-Saint à don Giussani pour le bien de toute l'Église, c'est-à-dire à cause de la manière choisie par le Christ pour nous attirer à Lui, pour établir avec nous un rapport de persuasion. La permanence, la réapparition de cette grâce dans nos vies est à l'origine de la présence de chacun d'entre nous ici aujourd'hui. Où serions-nous sinon ?

« Aucun don de la grâce ne vous fait plus défaut ». Dans les membres de la communauté de Corinthe, saint Paul a vu l'œuvre de la grâce qui les avait investis et que même tout leur mal, toutes leurs limites et toutes leurs erreurs ne pouvaient occulter. Dans le regard de Paul prédominait la grâce de Sa présence qui, dans ce cas, s'était servie de lui, de son témoignage et de son enseignement, pour les atteindre.

Je n'ai pas pu m'empêcher de relier cette pensée, qui me tenaillait de plus en plus, au regard de don Giussani : « À mesure que nous mûrissons, nous devenons un spectacle pour nous-mêmes et, si Dieu le veut, pour les autres. Spectacle de limites et de trahisons et par conséquent d'humiliation et, simultanément, d'une assurance inébranlable en la force de la grâce qui nous est donnée et renouvelée chaque matin. De là vient cette audace ingénue qui nous caractérise. »⁴ Combien de trahisons subissons-nous et donc combien d'humiliations ! Mais rien – rien ! – ne peut remettre en question la certitude inépuisable de la grâce qui nous est donnée et qui se renouvelle chaque matin. Voilà la pensée dominante qui m'a rempli de silence !

Qu'est-ce qui nous rend si reconnaissants pour la grâce du charisme ? Pourquoi a-t-elle fait une percée aussi radicale en nous ? Parce qu'elle a répondu à notre soif de plénitude et de destin, en nous faisant percevoir la foi comme

³ 1Cor 1:7.

⁴ L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Les Plans sur Bex 2011, p. 167.

pertinente pour la vie, capable de la changer et de l'accomplir. Seul « cela, en fait, démontre son caractère raisonnable, et donc rend la conviction inhérente et possible, la charge de liberté, rend l'amour et la générosité présents, et le tout produit la créativité ». ⁵

L'une des phrases de Giussani que j'ai le plus souvent citée ces dernières années met en évidence cette urgence, faute de laquelle la foi ne peut perdurer dans le monde dans lequel nous sommes appelés à vivre. « Par ma formation en famille et au séminaire d'abord, par ma méditation ensuite, j'avais acquis la conviction profonde que la foi, si elle ne peut pas être repérée et trouvée dans l'expérience présente, confirmée par celle-ci, utile donc pour répondre à nos exigences, ne peut pas être une foi capable de résister dans un monde où tout, *tout*, disait et continue à dire le contraire. » ⁶ Une foi qui ne se trouve pas dans l'expérience, qui n'a rien à voir avec la vie, qui ne la pénètre pas pleinement, qui n'est pas capable de répondre à ses besoins, qui ne valorise pas les potentialités humaines, ne peut pas nous « prendre », ne peut pas attirer l'homme réel – non seulement à l'époque actuelle, mais à toutes les époques : dans le passé, les choses ont pu sembler différentes uniquement en raison du poids culturel, social et politique de l'Église –.

« C'est pourquoi, avant tout, nous avons été animés – répète Giussani – par le désir que la foi soit pertinente pour la vie, afin qu'elle soit raisonnable, libre et créative » et « la conscience que la foi est l'annonce d'un fait présent, d'un événement ici et maintenant, qui a sa physionomie perceptible, un signe dans lequel elle existe et qui s'appelle 'communauté chrétienne' ». ⁷ Si le christianisme n'était pas un événement de vie, si le Christ n'était pas présent maintenant dans un signe humain, s'il n'était pas rencontré, non pas métaphoriquement, mais réellement, dans son corps mystérieux, dans la sainte Église de Dieu, selon son émergence concrète et déterminée, fixée par l'Esprit Saint, il ne pourrait pas répondre aux exigences de la vie, il ne pourrait pas donner lieu à une expérience de plénitude et nous serions à la merci de tout ce qui nous entoure.

Nous sommes ici parce que, à travers une rencontre – ponctuelle, historique, charnelle – nous avons été atteints par la grâce du charisme donné à don Giussani : en lui, le mystère de la réalité chrétienne, de l'événement chrétien, sa congruence avec les aspirations structurelles de notre humanité, est devenu évident pour nous, de manière persuasive et pédagogiquement mobilisatrice, opérante. « Le charisme est la manière dont l'Esprit, l'énergie de l'Esprit laisse entrevoir l'évidence, c'est-à-dire la vérité de la foi et sa capacité de transformation. » ⁸ Or, un charisme suscite une affinité et « cette affinité est appelée « communion ». La réalité de cette communion vivante est appelée « mouvement ». C'est pourquoi, poursuit Giussani, « un mouvement n'est pas un morceau de l'Église », mais « un mouvement est la manière dont on vit l'Église, dont on vit tout le fait chrétien ». ⁹ En effet, le don reçu a fait fructifier pour la vie de l'Église et du monde, et surtout pour chacun de nous, l'ensemble des dons que Dieu a prévus pour notre salut : l'Écriture Sainte, le Baptême et les autres sacrements, l'Eucharistie, l'autorité des Évêques et du Pape. Ainsi, comme le souligne Giussani, « chaque charisme régénère l'Église et l'institution partout où il se trouve, en obéissant finalement à ce qui est le garant du charisme particulier lui-même : la Grâce, le Sacrement, le Magistère ». ¹⁰

Lors de la récente réunion d'équipe du CLU (Communion et Libération Universitaires), après avoir vu l'exposition *Vivre sans peur à l'âge de l'incertitude*, sur la sécularisation, un étudiant est intervenu en disant : « J'ai été ému, pendant la marche en montage en silence, de penser que si je n'avais pas rencontré le mouvement, je ne serais pas resté chrétien, si je n'avais pas rencontré le charisme, je me serais désintéressé, je me serais probablement éloigné de l'Église,

⁵ L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, Bur, Milan 2010, p. 309.

⁶ L. Giussani, *Le risque éducatif*, Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2006, p. 13.

⁷ L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, op. cit. p. 310.

⁸ *Ibid.*, p. 312-313.

⁹ *Ibid.*, p. 313.

¹⁰ L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit. p. 140.

même si j'avais reçu une éducation catholique. Je me suis attaché aux personnes que j'ai rencontrées dans le mouvement parce que j'ai vécu avec elles une expérience de fascination, je dirais même une expérience de plénitude, de satisfaction que je voudrais éternelle. Et puis j'ai pensé : ce n'est que de cette façon que la proposition chrétienne est une proposition qui respecte et exalte ma raison, mon affection et surtout – comme cela a été dit dans l'exposition – ma liberté. C'est la seule chose qui tient (j'y ai pensé ces derniers jours) face aux défis, aux complications, aux problèmes de la vie, c'est la seule chose capable de me faire relever quand je tombe, c'est-à-dire de réaliser qu'il y a un point d'attraction présent (comme écouter toi ou les professeurs hier après-midi ou la vidéo dans l'exposition), et que le reste (les règles, ce qu'il faut savoir ou faire) passe au second plan. Et si je m'en éloigne, je constate que je me fatigue, que j'étouffe et que la vie s'évanouit, immédiatement, en très peu de temps. Lorsque je fais cette expérience, en revanche, la vie reprend et devient passionnante ».

On comprend alors pourquoi don Giussani a dit à des étudiants de l'université, en 1987 : « Pour nous, appartenir à Communion et Libération est devenu nécessaire pour vivre l'Eglise – à moins que le Père éternel ne s'y oppose ! C'est devenu nécessaire parce que c'est la manière dont vous avez été appelés à percevoir la foi comme une vie ».¹¹

Par la grâce du charisme, de l'attraction qui nous a conquis dans la rencontre, nous avons perçu la présence du Christ comme pleine de sens et de promesses pour nous, comme une réponse aux exigences profondes et constitutives de notre cœur. Jamais auparavant nous n'avions fait l'expérience d'une telle correspondance avec nos désirs les plus authentiques, d'une étreinte aussi définitive de notre humanité besogneuse, qui libérait en même temps nos besoins des réductions auxquelles nous les soumettons inévitablement par l'effet de nos actions et de l'environnement dans lequel nous sommes immergés, les révélant dans leur physionomie originelle. Dans l'expérience de correspondance qui a caractérisé la rencontre, nous avons vu émerger le visage authentique de notre cœur, notre désir se réveiller, notre affection pour l'être humain s'approfondir, notre sensibilité à nos propres blessures et à celles des autres s'aiguiser. Au fur et à mesure que s'approfondissait notre attachement à l'événement qui nous fascinait, le même regard, la même tendresse que nous avons éprouvée en nous-mêmes lors de la rencontre s'est introduite à l'égard de l'agitation et des tourments de nos frères humains.

2. La surprise d'un regard : l'impact historique du charisme

Nous avons eu une démonstration à ce sujet lors du Meeting de Rimini. Pour ceux qui ont pu y assister en personne et pour ceux qui ont suivi par vidéo, ce fut une magnifique fenêtre à travers laquelle regarder notre époque. Elle nous a permis de continuer à voir ce qui avait déjà émergé dans le défi de la pandémie : la diffusion généralisée d'un certain vide existentiel, que nous avons appelé nihilisme, et les nombreuses situations personnelles et sociales de malaise, de désarroi et de souffrance.

Un ami m'a écrit : « Au Meeting, notamment dans l'exposition sur les séries télévisées et celle sur la sécularisation, le cri de l'humanité en détresse est apparu de façon évidente. Un cri exprimé sous les formes les plus variées ». Le même cri a été entendu dans d'autres expositions. Je pense, par exemple, à l'exposition intitulée *Io, Pier Paolo Pasolini* (Moi, Pier Paolo Pasolini) : « Quelque chose manque toujours, il y a un vide / dans chacune de mes intuitions »¹² ou à celle des femmes de Rose intitulée *Tu sei un valore* (Tu as une valeur), avec la question répétée par toutes : « Qui suis-je ? ». Je pense au cri de la chanson de Lady Gaga : “Tell me something girl : / are you happy in this world / or do you need something more? / Is there something else you're looking for ?” (« Dis-moi une chose, ma fille : / Es-tu heureuse dans ce monde / ou as-tu besoin de quelque chose de plus ? / Y a-t-il quelque chose d'autre que tu cherches ? »)¹³

¹¹ L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, op. cit. p. 389.

¹² P.P. Pasolini, “VI. L'alba meridionale”, extrait de *Poesia in forma di rosa (1961-1964)*, in Id., *Bestemmia. Tutte le poesie*, vol. II, Garzanti, Milan 1995, p. 801.

¹³ Lady Gaga et Bradley Cooper, “Shallow”, extrait de l'album *A Star Is Born*, 2018, © Interscope Records.

En bref, nous avons vu les questions humaines les plus profondes et les plus inconfortables remonter à la surface. Chacun d'entre nous a pu vérifier, dans les réactions qu'il a ressenties, l'attitude avec laquelle il les a vécues. Au début des années 90, Giussani affirmait que ce qui « caractérise l'homme d'aujourd'hui [est] le doute sur l'existence, la peur d'exister, la fragilité de vivre, l'inconsistance de soi, la terreur de l'impossibilité ; l'horreur de la disproportion entre soi et l'idéal ».¹⁴

Nous sommes nombreux à entendre clairement ce cri de l'humanité. Une autre personne m'écrit : « C'est un moment particulier dans le monde, d'après ce que je vois. Il me semble que je ne rencontre que des personnes blessées ». Mais ces blessures – je le dis tout de suite – sont avant tout les nôtres, comme chacun peut le reconnaître s'il n'est pas devenu une pierre. Par conséquent, plus nous prenons conscience de nos propres blessures par l'expérience que nous en avons, plus nous sommes capables de ressentir celles que nous rencontrons chez les autres comme proches des nôtres. Et, en même temps, les blessures des autres nous rendent plus conscients des nôtres. Dans cette façon de regarder nos propres blessures et celles des autres, nous pouvons voir le regard de don Giussani lui-même : « Le monde d'aujourd'hui est ramené au niveau de la misère évangélique ; au temps de Jésus, le problème était de savoir comment vivre, et non de savoir qui avait raison ».¹⁵

Tout comme la rencontre avec une réalité vivante qui regardait notre humanité dans sa totalité a été – et est – décisive pour nous, allumant en nous un pressentiment de vérité, une force d'attraction et d'espoir, nous voyons la même chose se produire chez les personnes que nous rencontrons et qui ne nient pas le cri de leur humanité. L'auteur de la lettre citée ci-dessus, qui commence par dire : « Il me semble que je ne rencontre que des personnes blessées », ajoute ensuite que ces personnes – je cite – « dès qu'elles sentent leur blessure comprise et aimée, elles ne lâchent plus rien ». Ce qui leur reste, c'est la surprise d'un regard dans lequel elles sentent leurs blessures embrassées.

C'est la même chose qui continue à nous arriver, comme on peut le comprendre en lisant la lettre d'une femme à l'un des curateurs de l'exposition sur les séries télévisées après l'avoir visitée : « À la fin de l'exposition *'Una domanda che brucia. Incontri e scoperte nel mondo delle serie TV'* (Une question brûlante. Rencontres et découvertes dans le monde des séries télévisées), je suis heureuse de l'avoir visitée. J'ai écouté les récits des personnages de la série sur les jeunes et de celle qui se déroule dans le futur et j'ai pensé à ma propre vie, à mes blessures, à ma grande fragilité. J'ai réalisé que je voulais les regarder et que je voulais commencer à en parler avec quelqu'un. Je me suis demandée pourquoi je voulais cela et je me suis dit que c'est parce que je veux les traverser pour arriver à la lumière que j'ai vue dans cette exposition. Cette lumière que j'ai vue est la chose la plus belle, la plus surprenante de l'exposition. Où est-elle et quelle est cette lumière que j'ai vue ? C'est une lumière que je vois au bout du tunnel de l'obscurité, de la souffrance, de la douleur que vivent les personnages. Ce sont les phrases des curateurs de l'exposition et du guide qui nous l'ont fait découvrir. Ce sont les curateurs eux-mêmes qui nous attendent et écoutent nos questions et nos réflexions. À la fin de l'exposition, je me demande pourquoi les curateurs ont pensé à une exposition comme celle-ci, où je peux parler de moi. Je ne sais pas comment répondre. En attendant, je pense à cette période difficile qui m'a fait découvrir l'âge adulte. Au cours de mes dernières années à l'université, j'ai commencé à consulter fréquemment un psychologue, mais mon état se dégradait de plus en plus. Je repense à l'exposition et je me demande : quelle est la différence entre l'expérience que je viens de vivre et celle que je vis lorsque je rencontre un psychologue ? C'est alors que se pose la question qui me tient le plus à cœur : « Pourquoi ces gens veulent-ils me rencontrer, rencontrer ce que je suis vraiment ? ». Immédiatement après, d'autres questions m'envahissent : « Pourquoi est-ce que je vois les yeux du guide, puis des curateurs qui regardent les miens, et que je me sens vivante, aimée, même si je sais que

¹⁴ « Coresponsabilité », *Litterae Communio-CL*, n.11/1991, p. 33.

¹⁵ *Ibid.*

j'ai tant de blessures ? Pourquoi, après l'exposition, ai-je envie de vivre, d'exister, d'être heureuse, et que je me rends compte que mes blessures ne m'écrasent pas, alors que je raconte quelque chose sur moi ? Pourquoi les curateurs ont-ils le courage d'écouter ma vie, mes blessures, mes questions ? Qui suis-je ? Comment peuvent-ils être comme ils sont, capables de m'écouter, de m'accueillir ?". Je vois leur grandeur d'âme. Je veux les connaître, les suivre. Ils ont la même grandeur d'âme que je vois chez les gens du Meeting, chez les volontaires, chez ceux qui ont fait le Meeting, les expositions, les rencontres, chez les amis qui sont ici. Je regarde tout cela et puis mes parents me viennent à l'esprit, et les nombreux parents qui, dans les années 1970, étaient absorbés par le travail et je ne sais quoi. Je me souviens du désir, du besoin, lorsque j'étais enfant, de parler de moi à quelqu'un qui me verrait et m'aimerait, et de la grande douleur de ne pas pouvoir le faire. Je pense que mes parents n'étaient pas capables de m'écouter à ce moment-là ou que je n'étais pas capable de me faire comprendre parce que j'ai commis des erreurs. Cependant, quelque chose de nouveau m'arrive à la fin de l'exposition, alors que je parle au curateur : le désir naît en moi de ne pas condamner mes parents, de ne pas laisser mes erreurs me déterminer, mais de leur pardonner et de me pardonner moi-même parce que le curateur et ces personnes du Meeting que je vois me sont, d'une certaine manière, plus proches que ceux qui me sont familiers. Je sens que ce qui m'est arrivé, grâce à Dieu, tant de fois dans ma vie, dans la rencontre avec le Christ présent à travers ses témoins, m'arrive à nouveau : je sens que je ne suis plus seule au monde ».

Le récit de ces événements pourrait être multiplié à l'infini. Comme la surprise d'Ilaria (vous pouvez lire son témoignage sur *Traces*) : à la fin d'un cours *en ligne*, un de ses élèves lui demande s'il peut lui poser une question très personnelle ; et quand elle lui demande pourquoi il s'est adressé à elle, il répond : « Parce qu'il n'y a pas beaucoup de personnes à qui on peut poser une question comme ça ».¹⁶ Ou encore, la surprise émue de la mère d'un garçon atteint d'une forme d'autisme, qui voit le désintérêt et la peur de son fils désamorçés, vaincus, mois après mois, par le regard d'un enseignant qui participe à l'expérience du mouvement et qui, par de petites et continues suggestions, l'a impliqué dans sa relation avec ses camarades de classe, au point qu'il avait hâte de retourner à l'école. Également significatif est ce qui est arrivé à un enseignant avec la « meneuse » des jeunes qui éditent le journal – un journal ultra-progressiste, ouvert à toutes les formes de liberté –. Elle le contacte en secret, sans le dire aux autres, presque honteuse, et lui dit : « Tout le monde pense de la même façon et j'ai besoin de quelqu'un qui introduise quelque chose de différent ». Ou encore, l'insistance d'un groupe de jeunes à inviter leur professeur à passer une journée à la montagne avec eux. Elle a hésité, dit-elle, et a essayé de résister, mais ils n'ont pas lâché, ils sont revenus à la charge, si bien qu'elle a fini par céder. Pendant le voyage pour les rejoindre, elle s'est demandée : « Mais pourquoi ces garçons me veulent-ils, veulent-ils que je sois là ? ».

Que voyons-nous vibrer dans ces faits ? La foi vivifiée par le charisme, dans sa capacité à avoir un impact historique sur ceux qui perçoivent leurs blessures, leurs besoins, leurs interrogations, et qui ne cessent de chercher, implicitement ou explicitement, un regard capable d'embrasser leur humanité en détresse. En effet, c'est précisément la perception de ces blessures qui « met sur le chemin de la rencontre »¹⁷ et permet de se rendre compte de sa portée. Dans toutes ces expériences, il apparaît clairement à nos yeux que la question la plus décisive dans la vie est d'intercepter des *présences significatives* – « des personnes qui sont des présences »,¹⁸ disait Giussani – c'est-à-dire des personnes qui, n'ayant pas peur de leur propre humanité, permettent aux autres de regarder aussi la leur, sans devoir rien censurer. Voilà une forme renouvelée de ce que signifie être des témoins de la foi dans les « périphéries existentielles », comme nous le rappelle souvent le Pape.

¹⁶ « Pourquoi me le demandez-vous ? », *Traces*, n° 8/2021, p. 30.

¹⁷ L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, op. cit. p. 362.

¹⁸ L. Giussani – G. Testori, *Il senso della nascita*, Bur, Milan 2013, p. 116.

Rencontrer de telles personnes ne calme pas, n'atténue pas les questions. Au contraire. Comme nous l'avons vu, cela les fait exploser encore plus : « Qui sont-ils ? Comment peuvent-ils être comme ils sont, capables de m'écouter, de m'accueillir ? ». L'amie de la lettre n'abandonne pas et demande à nouveau : « Pourquoi les curateurs ont-ils voulu faire une telle exposition ? ». « Je ne sais pas comment répondre », écrit-elle, « parce que la réponse est la leur. Je sais qu'en visitant cette exposition, j'ai rencontré des amis, car je me retrouve à faire un geste de véritable humanité, que je les vois faire et que je souhaite pour moi ». C'est l'origine de l'amitié. Un ami est quelqu'un qui rend possible un geste de véritable humanité envers soi-même. Et c'est ainsi que nous interceptons les amis dont nous avons besoin. C'est ainsi que nous voyons le regard grand ouvert de la Samaritaine revenir vers Celui qui prend sa soif au sérieux. En ce sens, j'ai été frappé par les paroles du pape François qui, s'adressant aux évêques de Slovaquie, a invité l'Église à ne pas se séparer du monde en regardant la vie avec détachement, mais à s'immerger dans la vie réelle, en s'interrogeant sur les besoins profonds des gens.¹⁹

Ce qui est surprenant, c'est la diversité du regard : un regard qui embrasse et révèle à la fois le tissu profond de notre humanité, notre véritable besoin, notre soif. Cette amie a peut-être rencontré beaucoup de gens, mais tous n'ont pas été capables d'embrasser son humanité en souffrance.

Cela se passe dans le monde d'aujourd'hui, dans les circonstances données. En ce moment même, ici même, au milieu de la décomposition de l'humain, il y a la surprise d'une telle présence, de personnes qui sont des présences. C'est tout sauf évident. De cette façon, nous découvrons encore plus l'importance cruciale de la question de Taylor. Toujours à Bratislava, le Pape a recommandé d'être libre et créatif face à des personnes qui ne croient plus et ont perdu le sens de la foi. Comment ? En évitant « de se plaindre, de se retrancher dans un catholicisme défensif, de juger et d'accuser le monde mauvais », en essayant plutôt « d'ouvrir une brèche » – en interceptant la fissure qui est en tout, comme l'a dit Leonard Cohen –, en trouvant, a poursuivi le Pape, « de nouvelles voies, de nouveaux moyens et de nouveaux langages pour annoncer l'Évangile ! ».²⁰

3. Le chemin de la conscience de soi

Comment expliquer l'existence d'un lieu où une personne peut se sentir embrassée de telle manière qu'elle peut regarder ses propres blessures et ses « ténèbres sans fin », au point de vouloir non pas condamner ses parents, mais leur pardonner et se pardonner à elle-même, et ne pas être déterminée par ses erreurs ? Nous l'avons lu tout à l'heure : son amie s'est vue renaître en visitant une exposition, mais il est évident que cette exposition ne tombe pas du ciel comme une météorite, elle n'est pas comme un coup de foudre. Tous ceux qui l'ont fait vivent une certaine expérience de la foi, qui est à l'origine d'une chose pareille. Le regard exprimé dans l'exposition, l'humanité dont témoignent les curateurs et que saisit la femme qui a écrit la lettre, n'est pas le résultat d'une stratégie ou d'une créativité artistique, mais le fruit de la rencontre avec une réalité d'Église, animée par un charisme, qui a fasciné chacun des créateurs de l'exposition au point de les amener à s'impliquer dans un parcours humain qui a généré en eux un nouveau « moi ». C'est cette rencontre qui a façonné

¹⁹ « Une Église humble qui ne se sépare pas du monde et ne regarde pas la vie avec détachement, mais l'*habite*, est belle. Vivre à l'intérieur, ne l'oublions pas : partager, marcher ensemble, accueillir les questions et les attentes des gens. Cela nous aide à sortir de l'autoréférence. [...] Plongeons plutôt dans la vie réelle, la vie réelle des gens et demandons-nous : quels sont les besoins et les attentes spirituels de notre peuple ? » (François, *Discours lors de la rencontre avec les évêques, les prêtres, les religieux, les séminaristes et les catéchistes*, Bratislava, 13 septembre 2021).

²⁰ « Nous avons une riche tradition chrétienne en arrière-plan, mais dans la vie de beaucoup de gens aujourd'hui, elle reste dans le souvenir d'un passé qui ne parle plus et ne guide plus les choix de l'existence. Face à la perte du sens de Dieu et de la joie de la foi, il ne sert à rien de se plaindre, de se réfugier dans un catholicisme défensif, de juger et d'accuser le monde mauvais, non, ce qu'il faut, c'est la créativité de l'Évangile. [...] Face, peut-être, à une génération qui ne croit pas, qui a perdu le sens de la foi, ou qui a réduit la foi à une habitude ou à une culture plus ou moins acceptable, essayons d'ouvrir un trou et d'être créatifs ! Liberté, créativité... Comme c'est beau quand on sait trouver de nouvelles voies, de nouveaux moyens et de nouvelles langues pour annoncer l'Évangile ! » (François, *Discours lors de la rencontre avec les évêques, les prêtres, les religieux, les séminaristes et les catéchistes*, Bratislava, 13 septembre 2021).

la diversité de leur regard et leur a permis d'approcher les visiteurs pour partager avec eux le résultat de ce voyage humain.

Plus nous prenons conscience de la manière historique dont le Christ nous rejoint dans l'Église, de la valeur du compagnonnage qui en naît, plus nous suivons avec intelligence et affection l'événement rencontré, en soutenant la grâce du charisme et en nous laissant engendrer par lui, plus la cohérence de notre moi grandit.

Écoutons comment l'un d'entre vous raconte l'histoire de son parcours au fil des ans. « Quand j'avais 16-18 ans, je pensais être la personne la plus malheureuse du monde à cause de tous les désirs et besoins qui bouillonnaient dans mon cœur. La rencontre avec le mouvement m'a fait respirer, car pour la première fois mon agitation était regardée avec bienveillance, comme une ressource et non comme une condamnation. Je me suis attaché au mouvement en raison d'une correspondance unique avec mon cœur agité. Mais je dois avouer qu'après dix ans de vie intense et belle, certaines choses sont restées en suspens dans mon humanité et mon histoire. Le vieux soupçon est revenu : je suis plus bizarre que les autres. Pourquoi est-ce que je raconte tout ça ? Parce que le charisme s'est épanoui en moi quand j'ai décidé (contraint par les circonstances) de prendre au sérieux toute mon humanité, avec les choses que je ne comprenais pas, et en même temps j'ai trouvé devant moi quelqu'un qui proposait le charisme comme un chemin, comme une hypothèse de travail – comme c'est essentiel ! En d'autres termes, il m'a poussé à ne pas réduire la proposition de don Giussani et à ne rien cacher de mon humanité, qui est le terrain sur lequel le charisme s'épanouit. À partir de ce moment-là, le charisme est devenu original en moi. A partir de ce moment, le charisme est devenu nouveau en moi pour tous les héritiers des mêmes objections à la foi qui m'assaillaient auparavant. Et à partir de ce moment-là, je suis devenu un éducateur. L'éducation des jeunes du CLU a été une occasion précieuse de vivre la responsabilité du charisme que j'ai rencontré. Dès le début, j'ai compris que je devais vivre devant eux ; comme le disait don Giussani : n'insiste pas sur eux, mais vis devant eux.²¹ Je me suis impliqué dans leur vie en partant de ma propre vie et de mon humanité dans le besoin. En ce sens, je réalise combien il est décisif de vivre mon humanité nécessaire dès le début de la matinée, d'être conscient de la véritable nature de mon besoin. Ensuite, le charisme prend vie en moi lorsque je vérifie sa pertinence par rapport à mon besoin. En même temps, je suis surpris par l'humanité des jeunes, par leurs questions, qui ne sont jamais évidentes. Je suis le premier à m'étonner de leur étonnement devant la correspondance de l'événement du Christ présent. Devant eux, je ne suis pas un expert en charisme ou un leader. J'ai vérifié sur ma propre peau comment je suis le premier intéressé à encourager la vérification personnelle des jeunes, non pas en leur donnant des réponses, mais en les mettant au défi d'un parcours personnel. Combien de choses étonnantes j'aurais perdues si je leur avais épargné le drame qui passe par une découverte personnelle ! Ainsi, au cours de ces années, j'ai assisté avec surprise à la génération du "moi" de certains jeunes, à travers la rencontre entre leur humanité et le charisme de don Giussani. Un "moi" qui rend le charisme nouveau et qui, en même temps, a commencé à générer d'autres personnes (je pense aux jeunes qu'ils ont rencontrés au lycée comme professeurs), qui, à leur tour, renouvellent maintenant le CLU. Je peux vous assurer que personne ne peut se moquer de ces gars-là, précisément parce que le charisme fait partie de leur expérience. » Quand on commence à dire « moi », on est surpris de voir d'autres « moi » s'épanouir.

Quel est le résultat du voyage qui commence par la rencontre avec la réalité du mouvement ? Le fruit est l'intensité de la conscience chrétienne de soi, qui peut ensuite s'exprimer dans le regard, s'exprimer dans une exposition, s'exprimer dans un travail ou dans une expérience affective, car « la force d'un sujet réside dans l'intensité de la conscience qu'il a de lui-même ».²² C'est pourquoi, dès que l'on rencontre une personne qui vit avec cette clarté et cette intensité de conscience de soi, on ne peut qu'être ébranlé.

²¹ « Il faut être devant lui, ne pas insister sur lui » (L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro* (1986-1987), op. cit. p. 366).

²² L. Giussani, *Il senso di Dio e l'uomo moderno*, Bur, Milan 2010, p. 132.

Comment chacun de nous peut-il atteindre et faire sienne cette conscience de soi, comme le souhaite notre amie qui a visité l'exposition ? Qui peut mieux répondre à cette question que don Giussani lui-même ? Écoutons ce qu'il a dit lors des Exercices Spirituels du CLU en 1976, à des étudiants universitaires, donc aussi à des personnes qui seraient là pour la première fois. Ce qu'il dit semble avoir été pensé pour aujourd'hui, tant il est pertinent par rapport au moment que nous traversons. Je vous le propose parce que, depuis que je l'ai écouté ces derniers mois, je n'ai pas pu résister à l'envie de le réécouter : je ne voulais rien d'autre que de le faire mien. Je pense que je ne pouvais pas vous offrir un plus beau cadeau en ce début d'année au cours de laquelle nous allons célébrer le centenaire de la naissance de don Giussani. Écoutons quelques extraits de son intervention.

Extrait d'une conférence donnée par Luigi Giussani lors des Exercices spirituels des étudiants de Communion et Libération (Riva del Garda, 5 décembre 1976)

*Transcription de l'enregistrement reproduit durant la journée de début d'année du 25 septembre 2021
et conservée aux Archives de la Fraternité de Communion et Libération.*

Édité par Julián Carrón

Père Luigi Giussani

Voilà le lien qui nous attache fondamentalement à la vérité des choses ! Ce qui est en jeu, ce n'est pas avant tout et directement un bon fonctionnement de la société, une possibilité de vivre ensemble plus humaine, une collaboration au changement vers la justesse des choses, une libération des brimades du pouvoir, des mensonges couverts de violence. Ce n'est pas cela. Si c'était directement cela, nous pourrions inventer un parti. Mais notre mouvement a immédiatement et directement un autre but : nous mettre en jeu nous-mêmes, notre personne...

Excusez-moi, il n'y a rien de plus humainement bouleversant et vrai que cela. Rien de plus évident humainement, mais aussi de plus bouleversant que cette phrase du Christ : « Quel avantage as-tu », quel avantage, si tu réalises tout ce qui te vient à l'esprit, « si tu prends le monde entier », dit-il, « et que tu perds le sens de toi-même ? ». Que tu perds ton âme. « Ou que donnera l'homme en échange de lui-même ? »²³ L'affirmation d'une idéologie ? Une position dialectique dans la société, une rage évacuée à coups de poings ou de cocktails Molotov, une violence de la chair, une accumulation d'heures et de journées de confort ou cette curiosité de savoir qui, quand elle est intelligente, ne peut que devenir enragée ou angoissée à cause de la disproportion toujours plus évidente entre le moyen et l'objet, entre son propre esprit et l'énigme de la réalité ? « Quel avantage a l'homme à gagner le monde entier, s'il se perd lui-même ? Ou que pourra donner l'homme en échange de lui-même ? »

Voilà le premier terme – nous l'avons utilisé il y a quatre ans pour la première fois, en en faisant l'un des termes habituels depuis – : conscience de soi. Le terme n'est pas très poétique : il est précis. Conscience de soi, sentiment d'être irréductible. « Que pourra donner l'homme en échange ? ».

Le sentiment d'être irréductible ! Il n'existe pas [autre chose]... qu'est-ce qui existe, qu'est-ce qui existe de plus évident, quand on prononce le terme « moi » avec un minimum de tendresse attentive ? Qu'y a-t-il de plus évident, en prononçant ce « moi », que le fait d'affirmer, de sentir qu'on affirme, de percevoir qu'on affirme une réalité irréductible ? Il n'y a rien d'autre qui puisse se nommer avec ce terme dans toute l'histoire d'hier, d'aujourd'hui et de demain, dans l'éternité...

Vous voyez, la nouveauté de la vie est proportionnelle à la maturation de cette conscience de soi, de ce sentiment de soi, de ce regard et de ce goût de soi. S'il vous plaît : vous comprenez que le sujet, celui duquel naît, jaillit, prend consistance toute chose, ce qui donne son visage à toute chose, c'est-à-dire à toute relation, toute action, tout mouvement, c'est ce moi ? Moi !

Il y a une loi, une loi que vous devez noter, une loi de cette conscience de soi, de la vie de cette conscience de soi, de ce moi, de cette personne que je suis. Et ce moi n'a pas de prix. Comme le disait Pascal : « Qu'est-ce que cette personne ? Un point invisible dans l'énormité de l'espace ». Mais si l'espace entier, si le monde entier se précipitait sur

²³ Cf. Mt 16,26-27.

moi, sur ce point éphémère, dans l'apparente stabilité du tout, s'il se précipitait sur moi pour m'écraser « je suis plus grand que lui, parce que je comprends ce qui se produit »²⁴. Je comprends, il y a quelque chose en moi qui échappe à l'emprise de cet immense cataclysme et le définit, le saisit de l'extérieur, le comprend. Rien ne vaut le prix de ma personne...

Mais je vous ai dit qu'il y a une loi. Je la formule : on reconnaît et on aime sa propre identité en aimant un autre, en reconnaissant et en aimant un « autre », entre guillemets. C'est en reconnaissant et en aimant un autre que commence, que naît la capacité d'affection...

Nous aimons, nous reconnaissons et aimons un autre, un homme reconnaît et aime une femme vraiment, seulement comme projection d'une énergie de reconnaissance et d'amour envers lui-même. En effet, même l'Évangile le dit : « Aime ton prochain comme toi-même ».²⁵ Le critère d'origine pour aimer un autre est l'amour que j'ai pour moi-même.

Nous – combien de fois nous l'avons dit –, nous n'aimons pas les autres parce que nous ne nous aimons pas nous-mêmes...

On n'est pas capable d'aimer, d'être amis, si on ne reconnaît pas qu'on a été aimé ou qu'on est aimé par son père et sa mère. Les étudiants en psychologie le savent très bien. Cela se démontre psychologiquement. Percevoir clairement qu'on est voulu, qu'on est désiré, qu'on a été voulu et aimé, qu'on est aimé... c'est fondamental pour la santé psychique. Tout le monde le sait. Mais personne ne pense à la structure de la loi que cela implique...

Si toute chose, mère et père, et femme et homme ne sont pas découverts avec admiration et exaltation, dans une contemplation qui part de là, précisément de cette découverte, s'ils ne sont pas découverts comme le signe d'une structure originale de notre être, de Ce qui nous fait être – être ! –, parce qu'en ce moment, ce que je suis, je ne me le donne pas moi-même... Être voulu, exister signifie être constamment voulu – voulu –, et donc être aimé ou, dans la métaphore de l'École de communauté, être appelé du néant à chaque instant. C'est la consistance de mon moi que Tu me veuilles, ô Dieu...

On aime sa propre identité en aimant un Autre... Même si personne ne le regarde, celui qui s'aperçoit de cela est un homme libre, équilibré, éventuellement avec un regard douloureux sur la réalité, mais la douleur est ce qu'il y a de plus sain, exactement comme la résurrection, comme la gloire – dirait la Bible – car la gloire ou la résurrection, la vie, passe à travers la croix, la douleur...

« J'ai – disait D'Annunzio – ce que j'ai donné »²⁶. Il n'y a rien de plus illusoire, et donc pas de mensonge plus bouffi que cela. « Je consiste de ce que j'ai donné » : c'est une définition qui ne sied pas à l'homme, à la créature. « J'ai » seulement « ce que j'ai donné » : l'exaltation, donc, de la consistance comme réactivité, de la consistance comme violence, comme réactivité et violence.

J'ai ce que j'ai été donné ! Voilà la formule correcte. J'ai, je suis, je consiste, j'ai ce que j'ai été donné. Reconnaître cela, c'est la conscience de soi, d'où naît l'affection pour soi-même, pour sa propre vie, pour l'autre, pour la vie de l'autre ; et d'où vient l'humain, l'humanité...

Plus je suis conscient, et donc plus je suis personnalité, plus j'évolue en regardant les choses, en parlant avec les hommes, en ayant en moi, en transparence, la conscience d'être fait, la conscience de cette présence qui me constitue, de ce « Tu » – avec un T majuscule – qui me constitue, et la prière devient la dimension normale de l'existence... Voilà l'abîme que l'âge a creusé dans mon âme – mais c'est quelque chose qui se creusait depuis le lycée, parce que tout cela, je le percevais depuis le lycée... Voilà la force de la liberté, et voilà la force de la créativité, et voilà la force de

²⁴ Cf. B. Pascal, *Pensieri*, n. 231, in Id., *Opere complete*, Bompiani, Milano 2020, p. 2393.

²⁵ Cf. Mt 22,34-40.

²⁶ Devise gravée à l'entrée du "Vittoriale degli Italiani", Gardone Riviera (BS), où le poète et romancier Gabriele D'Annunzio est enterré.

l'amour, la force de l'affection ! Vous comprenez ? Voilà l'humain, la genèse : la matrice, l'utérus d'où vient l'homme... Cet inconnu profond, cette Énigme, avec un grand « E », ce Dieu ineffable, qu'on ne peut pas dire, ce « Tu » sans yeux, sans nez ni bouche, ce Mystère vivant, qui donne sa consistance à mon moi, est devenu un homme qui disait : « Père » ; qui disait : « Maman » ; qui disait : « Femme, ne pleure pas » ; qui disait : « Voulez-vous partir vous aussi ? » ; qui disait : « Hypocrites ! » ; qui disait : « Venez à moi vous tous qui ne comprenez pas, qui êtes confus et fatigués » ; qui disait : « Je t'en prie, Père, donne la force d'être une seule chose » ; qui disait : « Je ne vous appelle plus serviteurs, mais amis » ; qui disait : « Un seul est votre maître : moi. Vous êtes tous frères. Vous m'appellez "maître" et vous faites bien, car je le suis » ; qui disait : « Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché jette la première pierre » ; qui a dit : « Si j'ai fait quelque chose, si j'ai dit quelque chose de mal, explique-le moi. Et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? » ; qui a dit : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? » et qui a crié : « Tout est accompli », parce qu'il avait dit auparavant la grande, « grande » formule, la grande formule de l'homme, c'est-à-dire d'Abraham : « Père, non pas ma volonté, mais la tienne ».²⁷ La nature de l'être, c'est Toi. Je ne consiste pas en mon imagination tâtonnante d'homme, ce n'est pas la forme brève de ma soif de vie, mais c'est la source vraie de ma vie, de moi, c'est-à-dire Toi, ma gloire c'est Toi.

Cette conscience de soi, donc, c'est la conscience de Sa présence. Conscience de Sa présence parmi nous ! Si la conscience de soi a pour contenu ultime, profond, la perception, la découverte admirative, contemplative, stupéfaite d'un Autre qui me constitue au fond de moi, cet Autre est devenu l'un – l'un ! – de nous, il est devenu quelqu'un à qui l'on peut dire « Tu », mais avec un visage, avec des yeux, un nez et une bouche ! Quelqu'un à qui l'on pouvait serrer la main, sur qui on pouvait poser, sur l'épaule duquel on pouvait poser, incliner sa tête...

Alors, si le contenu ultime de la conscience de soi est cette réalité qui me fait – Dieu –, [et] la mesure de l'existence personnelle est la religiosité, ce fond, ce « Tu » avec un grand « T », cette énigme avec un grand « E », est devenu l'un de nous : « Nul n'a vu Dieu, le Fils nous l'a fait connaître »²⁸. « Celui qui me voit, voit le Père ».²⁹ L'un d'entre nous ! « Faites tout ceci en mémoire de moi »³⁰. Mémoire : reconnaissance de cette Présence, la conscience de soi maintenant, ma conscience d'homme appelé à cette rencontre, d'homme chrétien...

« Nous non plus, nous ne comprenons rien de ce que tu dis, mais si nous te quittons, où irons-nous ? Toi seul as les paroles qui donnent la vie ».³¹ Qu'était la vie nouvelle il y a deux mille ans (nous avons dit que la conscience de soi est, représente la nouveauté de la vie, on perçoit d'autant plus la vie nouvelle que l'on est conscient de soi) ? Être avec Sa présence ! Il y a deux mille ans, la vie nouvelle était d'être avec Sa présence. [Quel] sentiment de liberté, de consistance du moi ! « Voilà un homme qui parle avec autorité », qui me donne consistance ! C'était d'être avec Sa présence. C'est si vrai que les Scribes et les Pharisiens, et toute la masse qui allait le voir par curiosité ou par, ou par intérêt, ou pour avoir des miracles et qui s'en allait, n'avait pas cette vie nouvelle sauf pour la brièveté de l'instant où ils étaient là, les yeux écarquillés, à L'entendre parler ou à Le voir faire des miracles.

Il y a deux mille ans, la vie nouvelle était d'être avec Sa présence. Être en Sa présence suscitait une sorte d'ébullition, un renouvellement de soi : le moi naissait, il naissait ! Le moi naissait avec sa consistance transparente, cristalline, avec sa force vive, avec sa soif et sa capacité d'aimer, avec son humanité ; bref, l'humain naissait à l'intérieur. *Jean 3*, Nicodème devant le Christ : « Il faut naître de nouveau... En vérité je te dis : il faut naître de nouveau ». Si tu veux comprendre la réalité, si tu veux entrer dans la réalité, il faut naître de nouveau. C'est ainsi que l'on naissait de nouveau.

Bref, mes amis, la conscience de soi est la foi... La foi, c'est reconnaître Sa présence... Voilà la foi. Et voilà la conscience

²⁷ Cf. Mt 26,42 ; Lc 22,42

²⁸ Cf. Gv 1,18.

²⁹ Cf. Gv 12,45.

³⁰ Cf. Lc 22,19.

³¹ Cf. Gv 6,68.

de soi, la conscience de moi. Plus je ressusciterai dans mes heures, dans ma journée, la conscience de cette Présence, en faisant toute chose..., plus je reprendrai conscience de Ta présence, ô Christ, alors plus puissante sera mon identité, plus profonde sera la tendresse envers moi-même, Ta miséricorde envers moi, et plus puissante sera la créativité de rapport avec l'autre ! Allez relire les *Colossiens*, chapitre 1, versets 1 à 23, quand il parle de la « connaissance de Dieu ». Mes amis, le premier problème de notre mouvement..., le premier problème n'est pas d'organiser la communauté, mais c'est de poursuivre l'annonce... Il n'y a pas d'amitié entre toi et moi si elle ne te rappelle pas cela, avant et plus que toute autre chose...

Saisissons, surprenons avec précision l'instant et le phénomène dans lequel la conscience de soi entre en action, c'est-à-dire où le sujet humain entre en action, où notre personnalité entre en mouvement. Le premier, le premier instant, le premier type de phénomène au sens absolu..., l'initiative, « l' »initiative, c'est le désir du souvenir. Quand on se lève le matin, mes amis, quand nous nous levons le matin, que désirons-nous ? Il faut lutter – c'est vrai – pour franchir toute la gangue des désirs qui se présentent instinctivement à notre cerveau, à notre conscience, à notre âme, il faut résister à cela et pénétrer cette gangue pour aller au fond de tout, vers ce désir de Son souvenir ! Voilà ce qu'est la prière du matin...

Si tout n'arrive pas à ce rivage ultime, sur lequel, fragile et nu comme un misérable, le misérable être que tu es, que je suis, attend ce qui le sauve, ce qui l'accomplit, ce qui le réalise, ce qui apaise sa faim et sa soif, ce qui le rend maître de lui et du monde – car nous sommes nés pour cela, à l'imitation de Celui qui est notre consistance –, si tout n'arrive pas à ce rivage ultime, tout devient inutile...

Ce qui vaut est donc de faire dépendre de cette Présence inexorable, historique, de cet éternel fait histoire, c'est faire dépendre de cette Présence chaque instant, selon l'ensemble de son contenu. Je ne vous arrache pas à vos affections, à vos intérêts, à vos plaisirs humains ; je vous ramène, j'essaie de vous ramener à cette racine d'où toutes les affections, les intérêts et les plaisirs fleurissent en une gloire impensable, où ils deviennent permanents, où ils deviennent vrais...

La maturation de cette initiative, la capacité de cette initiative mûrit comme histoire... N'arrêtons pas, n'arrêtons pas cette initiative, même à cause de la trahison, et la trahison la plus ignoble qui est l'oubli, et la distraction à laquelle nous sommes habitués, la déception lorsque nous nous apercevons de ne pas avoir fait. La déception lorsque nous nous apercevons de ne pas avoir fait est un lien à rompre. Ne nous laissons pas prendre par cette illusion ! Vous savez pourquoi nous n'avons pas fait ? Vous savez pourquoi nous avons commis une erreur ? Vous savez pourquoi nous avons été distraits ? Vous savez pourquoi nous avons de façon ignoble, nous avons oublié de façon ignoble ? Vous savez pourquoi nous avons trahi cent fois, mille fois hier ? Vous savez pourquoi ? Dieu a permis cela pour qu'aujourd'hui, maintenant, tu te serves de ce désastre comme instrument pour te souvenir de Lui... Combien de fois ? Un million de fois ? Un million d'un million de fois. Toujours...

Ce chemin s'apprend en marchant ! La maturité vient en faisant. Mais comment faire, si l'on ne sait pas le chemin ? Alors la norme, la règle fondamentale de cette histoire, de ce chemin est unique : suivre. Suivre ! Suivre ceux qui connaissent déjà le chemin, quelle que soit leur manière de le suivre. Le maître t'oriente avec assurance, de façon persuasive et convaincante.

Le projet de ta maturité ne peut venir de toi... Dans la vie, l'important est de reconnaître le maître ! En effet, on ne choisit pas le maître : on le reconnaît ! Choisir le maître signifie suivre la violence de ses pensées et de ses arguties, comme vous le lirez dans la *Deuxième lettre à Timothée*, chapitre quatre, versets 3 et 5.

On l'appelle autorité, d'accord, on l'appelle autorité mais, pour l'amour de Dieu, détruisez le concept blasphématoire d'autorité que vous utilisez ! Parce que c'est réellement un cadavre, momifié. Un fossile, voilà ce qu'est votre concept d'autorité. Il est rageusement schématique, il me fait enrager, il me rend furieux quand je le rencontre. Car

ce n'est absolument pas s'identifier à la personne, mais c'est s'identifier à la personne comme valeurs, aux valeurs de la personne. Car cette personne peut être plus pouilleuse que toi, elle peut être plus possessive que toi, elle peut avoir la tête plus petite, mais si tu as reconnu un maître, c'est à cause des valeurs qu'il y avait dans son ton ! À cause des valeurs. Les valeurs, qu'est-ce que c'est ? Tout ce qui te fait comprendre et t'entraîne à calibrer l'instant par rapport au destin. L'instant selon son contenu, le rapport avec ta copine ou avec ton père et ta mère ou le professeur, avec l'extraparlémentaire ou avec la communauté qui te pèse parce qu'elle ne te lèche pas les bottes.

Je suis fragile, mes amis – et j'ai fini –, je suis fragile, parce que la seule chose qui me fait vivre est de suivre. Ce que l'on est vient de ce que l'on suit. Suivre passe à travers les signes des hommes, d'hommes, ces signes qui sont des hommes que Dieu nous a fait rencontrer ; mais, avec le temps qui passe, tout en suivant toujours ces hommes, avec le temps qui passe, le Christ devient de façon toujours plus évidente et directe le seul maître : « Vous n'avez qu'un seul Maître » !³²

Je suis fragile parce que c'est de suivre qui me fait vivre, suivre des hommes, une communauté ou un mouvement guidé, dans lequel vit la suite du Christ. Suivre le Christ est la raison unique de tout. Suivre le Christ est la seule chose qu'il faille rechercher. Je n'ai plus de consistance propre, je n'ai plus de certitudes construites par moi-même, avec *hybris*, en un gonflement violent de moi-même.

Alors, la vie avance à cause d'une lumière et d'une certitude, et d'une affection, que je ne crée pas avec mes pensées, que je ne crée pas par l'effort de ma volonté, mais que je trouve en moi. Une certitude et une tendresse, une certitude et une affection que je trouve en moi ; en suivant.

Carrón

Ce qui nous a remué jusqu'aux entrailles, ce qui nous a sauvé de l'égarement où tant d'autres se sont trouvés : c'est un élan de vie, une façon de concevoir, de vivre et de proposer le christianisme qui nous a enthousiasmé, par lequel la foi s'est montrée comme raisonnable et persuasive, comme la voie vers le changement de soi. Le charisme est le moyen par lequel le Christ a établi une relation significative avec nous, pour nous attirer, pour nous rendre expérimentable l'appartenance au Christ dans l'Église de Dieu : non pas dans un autre monde, mais dans ce monde. Tel qu'il est ; avec tous les défis et les tensions qui le traversent en cette « période d'incertitude », naviguant dans les eaux agitées de notre temps. « Le charisme représente précisément la modalité de temps, d'espace, de caractère, de tempérament, la modalité psychologique, affective et intellectuelle avec laquelle le Seigneur devient événement pour moi et, de la même façon, pour d'autres aussi. »³³

À travers ce don particulier, il est effectivement possible d'accéder « à la totalité. Le charisme existe en fonction de la création d'un peuple accompli, c'est-à-dire totalisant et catholique ».³⁴

Ainsi, pour reprendre la question de Taylor, au lieu d'être submergé par la force d'un courant opposé et contraire, nous nous sommes trouvés « pris », attirés, saisis par la présence du Christ, qui est venu à notre rencontre à travers cette modalité, ce visage, cette « forme d'enseignement à laquelle nous avons été livrés »,³⁵ qui est pour nous le charisme donné à don Giussani, comme le sont pour d'autres les autres charismes dans l'Église. En beaucoup d'adultes et, ce qui est de moins en moins évident, en beaucoup de jeunes, a fleuri « la conscience de Sa présence », la foi, et nous avons commencé à faire l'expérience d'une nouveauté de vie trouvée en « restant en Sa présence », une plénitude dont nous n'aurions jamais rêvé. Comme il est vrai que « l'Église ne grandit pas » dans le monde « par prosélytisme, mais “par attraction” »,³⁶ comme le répète le Pape !

³² Cf. Mt 23,10.

³³ L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit. p. 136

³⁴ *Ibidem*, p.137

³⁵ J. Ratzinger, « Extrait de la présentation du Catéchisme de l'Église catholique », in *L'Osservatore Romano*, 20 janvier 1993, p. 5.

³⁶ François, Exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, 14

Quelle grâce ! En effet, le fait que le Christ nous ait attiré et continue de nous attirer aujourd'hui à travers le visage, l'accent, la modalité persuasive du charisme n'était pas et n'est pas le fruit de notre initiative, mais de l'initiative de l'Esprit Saint : c'est une grâce. Le don du charisme est une grâce, et sa permanence est une grâce. Une grâce qui interpelle chacun d'entre nous, qui implique, sollicite, nécessite la responsabilité de chacun d'entre nous.

Nous venons d'entendre les paroles de don Giussani : « Dans la vie, l'important est de reconnaître le maître ! En effet, on ne choisit pas le maître : on le reconnaît ! ». Mais comment le reconnaître ? Comment pouvons-nous le reconnaître en ce moment où l'Église nous appelle à changer de guide, selon les critères indiqués par le décret du Dicastère pour les Laïcs, la Famille et la Vie à tous les mouvements et agrégations laïques, et la conséquente adaptation nécessaire de Statut ?

Maintes fois, nous avons répété que « l'autorité est donnée par ce que l'on vit, par l'expérience que l'on vit ».³⁷ S'adressant à un groupe de prêtres responsables de quelques communautés de CL, Giussani a déclaré en 1980 : « Si je désire [certaines] choses, Dieu me les enseigne par ceux qui les vivent, par ceux qui les vivent déjà ». Ceci a toujours été Sa méthode : « La vie s'apprend en suivant celui qui la vit : non pas parce qu'il est meilleur que toi ! Il peut être un milliard de fois pire que toi ! Mais méthodologiquement, par son application, son attitude et son comportement face à la vie, il est un exemple. On suit un exemple, on ne suit pas un discours ».³⁸

Le maître, l'autorité, disait Giussani en une autre occasion, est « le lieu où le lien entre les exigences du cœur et la réponse donnée par le Christ est plus limpide, plus simple, plus paisible » ; « l'autorité est un être, pas une source de discours. Le discours fait également partie de la consistance de l'être, mais seulement en tant que reflet. L'autorité est une personne illustrant que ce que dit le Christ correspond au cœur. C'est ainsi que le peuple est guidé ».³⁹

Qu'est-ce qui est alors nécessaire pour reconnaître le maître ? La conscience de la nature de notre véritable besoin, une conscience claire de soi, comme je l'ai écrit dans ma récente lettre à la Fraternité. « Quel avantage a l'homme à gagner le monde entier, s'il se perd lui-même ? » Il n'y a pas d'autre critère. Parce que le maître, l'autorité, est le lieu où je vois le plus clairement ce dont mon humanité a besoin pour vivre : la grâce du charisme, l'attrait qui nous a conquis dans la rencontre et qui a changé notre vie de fond en comble, nous rendant existentiellement expérimentable la présence du Christ, Sa capacité à transformer chaque fibre de notre être, à nous combler.

Nous avons entendu tout à l'heure : « Ce chemin s'apprend en marchant ! La maturité vient en faisant. Mais comment faire, si l'on ne sait pas le chemin ? Alors la norme, la règle fondamentale de cette histoire, de ce chemin est unique : suivre. Suivre ». En suivant « des hommes que Dieu nous a fait rencontrer », les personnes que l'Esprit du Seigneur suscite pour nous rendre concret et praticable le chemin vers Lui, c'est-à-dire en suivant « un mouvement guidé, dans lequel vit la suite du Christ », nous suivons le Christ : car « suivre le Christ est la raison unique de tout ». Ce n'est qu'en suivant que nous pourrions « proposer à notre frère une expérience de vie ». En effet, « le Seigneur est venu apporter une vie, pas une organisation ».⁴⁰ Comme l'a dit don Giussani, dans une phrase que j'ai souvent citée, « dans une société comme celle-ci, on ne peut créer quelque chose de nouveau qu'avec la vie : il n'y a pas de structures, pas d'organisations, pas d'initiatives qui puissent tenir. Ce n'est qu'une vie différente et nouvelle qui peut révolutionner les structures, les initiatives, les relations, qui peut tout changer ».⁴¹

C'est ce que nous voulons communiquer à tous en célébrant le centenaire de sa naissance : le caractère impressionnant du Christ, vie de notre vie, qui nous a rejoint et continue de nous aimer, de nous attirer à lui, à travers

³⁷ L. Giussani, *Una presenza che cambia*, Bur, Milan 2004, p. 364.

³⁸ A. Savorana, *Vita di don Giussani*, Bur, Milan 2014, p. 571.

³⁹ « À partir d'une conversation entre Luigi Giussani et un groupe de *Memores Domini* (Milan, 29 septembre 1991) » in « Qui est cet homme ? », supplément à *Tracce*, n. 9/2019, p. 10.

⁴⁰ L. Giussani, *Il rischio educativo. Come creazione di personalità e di storia*, SEI, Turin 1995, pp. 61, 65.

⁴¹ « Mouvement, "règle" de liberté », par O. Grassi, *Litterae communionis-CL*, n. 11/1978, p. 44.

l'accent unique du charisme, qui rend toutes les dimensions de la vie de l'Église persuasives pour le monde d'aujourd'hui.

C'est pourquoi nous pouvons dire : aucun don de la grâce ne nous fait plus défaut pour affronter cette nouvelle étape de notre chemin.

© 2021 Fraternità di Comunione e Liberazione